

Impossible d'y échapper en cette veille de rentrée littéraire ! Qu'ils le veuillent ou non, les écrivains adoptent tous une posture ; au besoin, on les y aide ; quant à ceux qui récusent par avance toute posture, qu'ils n'espèrent pas ainsi se soustraire à son emprise : ce rejet radical est considéré comme la plus stratégique des postures. On n'en sort pas. Les experts en posturologie y veillent. Un diptyque de Jérôme Meizoz en témoigne : *Postures littéraires* (206 pages) et *La Fabrique des singularités* (282 pages), deux essais publiés à Genève chez Slatkine. L'auteur, professeur de littérature française à l'université de Lausanne, y étudie les aventures de la posture, de Rousseau à Annie Ernaux ; il est depuis quelque temps rejoint par des chercheurs français, belges, suisses, québécois ; des colloques, des conférences et des publications lui ont été dédiées ; le site Fabula s'en est fait l'écho ; du côté de l'université de Liège, *Contextes*, revue électronique de sociologie de la littérature vouée à une approche socia-

le du littéraire, a consacré sa livraison du début de l'année à « La posture. Genèse, usages et limites d'un concept » ; et du côté de l'Université catholique de Louvain, la revue *Interférences littéraires* vient d'explorer ledit concept par le biais d'une série d'études sur des écrivains-journalistes.

Mais on aura beau tortiller en tous sens, le terme de « posture » rend un son péjoratif ; l'écho renvoie parfois « imposition ». Récent en sociologie de la littérature, le concept s'est dépris de l'« attitude » pour évoluer avec Alain Viala vers « une façon d'occuper une position », et désormais, avec Jérôme Meizoz et d'autres, vers une mise en scène de l'auteur par lui-même et par d'autres, gouvernée par une dramaturgie lui permettant de se positionner. L'histoire littéraire regorge de modèles posturaux ; il n'y a qu'à se baisser pour puiser dans les ressources symboliques de la tradition : Houellebecq idolâtrant son chien Clément au point de l'intégrer à son personnage d'écrivain n'a rien à envier à

Nerval promenant son homard en laisse dans les jardins du Palais-Royal en s'étonnant qu'on s'étonne (« *Au moins, lui n'aboie pas !* »). Kessel en baroudeur et Cendrars en bourlingueur peuvent compter leurs héritiers à chaque rentrée. Encore faut-il accepter le quadruple postulat en vertu duquel : 1. La posture est constitutive de toute apparition sur la scène littéraire, 2. Tout auteur manifeste une posture consciente ou non, 3. Pas de posture sans une poétique, 4. Pas de statut d'auteur sans une posture, pas d'acteur sans masque.

Conduite et discours

Ni pose ni artifice dans cette affaire ; cette image de soi reflète tant une esthétique qu'un enjeu de pouvoir. On connaît les indicateurs de posture : Pseudonyme (plusieurs auteurs de cette rentrée tombent déjà le masque en avouant au deuxième roman qu'ils en avaient écrit un premier sous un autre nom), Polémique (Nabe), Vêtements (tenues excentriques de Cingria, chapeaux de Nothomb),

Gestes, Discours... La posture évolue, s'adapte, elle est modifiée par sa réception et, en cas d'échec auprès du public, elle alourdit le passif de l'auteur ployant sous le poids de ses postures et masques successifs (Sollers). Pour ne pas verser dans l'anecdote et le trivial, les éléments de la posture doivent être mis en relation avec les écrits de l'écrivain lorsqu'ils sont articulés avec ses actes. Car l'usage critique de la notion de posture met en relation permanente une conduite et un discours ; tout ce que son œuvre produit de directement autobiographique (Mémoires, récits, correspondance, journal intime, autofiction) participe d'une construction de soi. Jérôme Meizoz compte bien observer les postures de la rentrée littéraire : « *Comment les nouveaux venus réélaborent à partir d'un répertoire postural historiquement cumulé de nouvelles manières de s'identifier devant un public ? M'intéresse particulièrement le genre de l'entretien avec l'auteur* », dit-il.

Si l'on examine le matériel promotionnel des éditeurs, on constate que les

argumentaires sont devenus minimalistes, sauf en cas de romanciers mondialement consacrés croulant sous les prix (Roth, Vargas Llosa). Les quatrièmes de couverture font également dans la sobriété. Cela va d'une seule phrase (chic, mais risqué) à une dizaine maximum. Quant à l'auteur, le strict minimum : date et lieu de naissance, œuvres, métier, ville. Les diplômes ont disparu. De même que les parrainages écrasants. Chez POL et Minuit, le parti pris est plus radical : rien sur l'auteur. Ce qui ne l'empêchera pas de se produire ailleurs. C'est peut-être l'effet de la crise, mais le temps semble révolu d'un John Irving exhibant ses muscles en action, ou d'un Truman Capote ses frasques ; la couverture de *Time* le sacrant « le grand écrivain américain » et les 300 000 téléchargements payants de son roman *Freedom* suffisent à Jonathan Franzen pour débarquer en France précédé par sa légende. Mais quel auteur de la rentrée avouera jamais qu'il écrit pour la posturité ? ■